Document generated on 10/12/2024 3:12 a.m.

Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

SESSIONS D'ÉTUDE

Premières tentatives canadiennes d'établissement d'un Séminaire des Missions-Étrangères

Marie-Paule Rajotte LaBrèque

Volume 38, 1971

La genèse de la Société des Missions-Étrangères de la province de Québec

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1007263ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1007263ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (print)
1927-7067 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rajotte LaBrèque, M.-P. (1971). Premières tentatives canadiennes d'établissement d'un Séminaire des Missions-Étrangères. *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, *38*, 17–30. https://doi.org/10.7202/1007263ar

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Premières tentatives canadiennes d'établissement d'un Séminaire des Missions-Étrangères

L'idée des missions étrangères nous est si familière que nous ne pensons guère qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Devant l'ampleur et l'universalité des missions catholiques, il est difficile de concevoir que cette expansion a pris forme dans un siècle seulement, surtout de 1820 à 1920.

L'idée missionnaire est au cœur du christianisme : « allez enseigner toutes les nations . . . » La civilisation de l'Occident est le résultat du prosélytisme chrétien. Toutes les époques de notre histoire ont connu des mouvements missionnaires sous des formes diverses avec plus ou moins de succès. Saint François d'Assise, Raymond Lulle, saint François Xavier sont restés des exemples repris par nombre d'individus et de groupes. Évangélisation et civilisation se sont souvent confondues; fils de la Nouvelle-France, notre histoire en témoigne.

A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, l'Église était très affaiblie, la piété ébranlée. Les grandes nations catholiques, France, Espagne et Portugal, avaient subi des révolutions. Les missions se trouvaient donc en face de graves problèmes au niveau de l'organisation, du personnel et du soutien de la chrétienté à ces entreprises de salut [1]. Une succession de grands papes à l'esprit apostolique, depuis Grégoire XVI jusqu'à nos jours, a favorisé un grand élan missionnaire vraiment international. Fait aussi important, chez les chrétiens, l'intérêt fut renouvelé par l'atmosphère du romantisme, le goût de l'exotisme, les explorations provoquées par le renouveau scientifique, les besoins de la société en voie d'industrialisation et l'ère du colonialisme. Il faut aussi reconnaître l'éveil de nouvelles sensibilités religieuses et sociales qui s'expriment par un regain de dévotion et des croisades dont la lutte contre l'esclavage est un exemple.

Au Canada français, nous n'étions pourtant jamais sortis de l'idée missionnaire; d'ailleurs, ce n'est qu'en 1908 que l'Amérique du Nord fut détachée de la Sacrée Congrégation de la Propagande de qui relevaient tous les territoires de missions. Le XIXe siècle imposait à notre modeste Église l'évangélisation de l'Ouest et du Grand Nord, il fallait même faire appel à des auxiliaires; pour nous, la charité commençait à nos portes. Cependant, on ne perdit jamais contact avec l'extérieur;

---

1 R. MALONEY, *Mission directives of Pope Greg. XVI*, Rome, 1959.

l'œuvre de la Propagation de la Foi fut adoptée avec enthousiasme dès 1836 ainsi que la Sainte-Enfance par la suite. Quelques sujets s'exilèrent dans les pays lointains, les grandes communautés missionnaires opérèrent du recrutement chez nous et s'y installèrent.

Éventuellement, des pressions dispersées, venant tantôt de Rome, tantôt de France, parfois de chez nous, visèrent à la fondation d'un séminaire canadien pour les missions de l'extérieur. Toutes ces pensées généreuses ne virent pas un aboutissement immédiat, mais on peut dire qu'elles ont entretenu et enrichi cette idée qui trouva sa réalisation dans la fondation de cette maison, aujourd'hui jubilaire.

Le XIXe siècle et les missions

Dans une lettre à la duchesse d'Aiguillon, en 1663, François Pallu écrit : « Nous serons trop heureux si nos carcasses et nos os peuvent servir de pilotis [...]. à de braves missionnaires et moissonneurs [...] [2] ». Au début du XIXe siècle, on pouvait se demander si ce vœu du fondateur des Missions étrangères de Paris pourrait se réaliser. A cause des conditions politiques et sociales, le recrutement et le financement des missions avaient été presque totalement anéantis, le prestige de l'Église de Rome, presque évanoui, ne laissait pas présager des jours meilleurs. Pourtant, un extraordinaire renouveau se préparait dont beaucoup d'éléments déterminants ne furent pas le résultat de l'action des papes ou de la hiérarchie.

Le romantisme littéraire allait réveiller l'intérêt général, surtout la publication du grand ouvrage de Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme*, dont un chapitre complet parle des missions. Ce grand succès provoqua la réédition des *Lettres édifiantes et anciennes* des Jésuites et de plusieurs autres écrits du genre [3]. Les *Nouvelles des Missions* publiées à partir de 1822 pour favoriser l'Oeuvre de la Propagation de la Foi eurent une immense influence et se continuèrent sous le nom des *Annales*. Comme le dit Mgr Delacroix : « La littérature d'édification est née; elle édifie aux deux sens du mot. Elle suscite des rêves, des œuvres, des vocations [4]. »

La fondation de l'œuvre de la Propagation de la Foi elle-même est une intiative laïque; Pauline Jaricot est la fille d'un « soyeux » de Lyon. Elle imagine un système de collecte des aumônes d'une efficacité telle qu'il sera adopté intégralement; c'est elle qui pense à la structure par dizaines, à recueillir hebdomadairement des sommes minimes. C'est elle aussi qui choisit le patronage de saint François Xavier et qui veut venir en aide aux missionnaires. Ses premières sommes recueillies seront

---

2 G. Goyau, *Les prêtres des Missions Etrangères*, Paris, 1932, p. 74.
3 Mgr Delacroix, *Histoire Universelle des missions catholiques*, Paris, 1958, vol. III, p. 20.
4 *Ibid.*, p. 66.

envoyées au Séminaire des Missions-étrangères de Paris [5]. La direction de l'œuvre restera entre les mains des laïques contrairement à la Sainte-Enfance qui sera toujours dirigée par des prêtres.

Le développement des sciences d'observation avait amené de nombreux perfectionnements dans la connaissance de la géographie et des langues étrangères. La curiosité des savants fut le point de départ des explorations qui devenaient également nécessaires aux besoins d'une société en voie rapide d'industrialisation. Les voyages s'effectuèrent avec plus de facilité par bateaux à vapeur et chemins de fer; le monde s'ouvrait et les Européens se croyaient justifiés de se le partager. Soucieux des âmes, les missionnaires prirent part à ce vaste mouvement de découverte, ce qui n'alla pas sans certaines équivoques; les pays colonisateurs se servirent assez tôt de l'appui moral des missions religieuses pour cautionner leurs entreprises [6].

Il faut dire aussi que l'impulsion des missions du XIXe siècle est venue des protestants anglais pour une bonne partie. Depuis 1701, la « Society for the Propagation of the Gospel » avait été active, mais l'action de Wesley avait été décisive dans la diffusion de l'idée humanitaire et missionnaire exprimée par la lutte contre l'esclavage et l'évangélisation des païens. En 1793, la « Baptist Mission Society » envoyait des hommes aux Indes et, en 1795, la « London Missionary Society » se dirigeait à Tahiti et en Polynésie. En 1797, ce sont les Allemands et les Hollandais qui s'ébranlent; en 1810, les Américains sont à Canton [7]. Les catholiques devaient donc relever un défi considérable.

Les méthodes d'action missionnaire allaient se modifier; alors que la prédication orale avait toujours été la grande affaire, on devrait maintenant ouvrir des écoles, y enseigner des techniques agricoles et industrielles, traduire et publier des documents religieux dans les langues nationales, assurer des soins médicaux. Autre fait nouveau dans l'histoire des missions, le concours actif des femmes dans les communautés religieuses. La présence des Ursulines et des Hospitalières en Nouvelle-France avait été un épisode unique au XVIIe siècle [8]. Mais, avec l'arrivée de la Mère Javouhey au Sénégal en 1819, c'est l'avènement de cohortes de religieuses missionnaires dans tous les pays et pour toutes les formes d'apostolat.

Longtemps le fait des ordres monastiques, le travail d'évangélisation attire de plus en plus les fondations séculières. De territoire de mission, l'Amérique du Nord, le Canada français en particulier, passera au rang

---

5 MALONEY, *op. cit.*, p. 4.
6 J. LORTZ, *Histoire de l'Eglise*, Paris, 1956, p. 331.
7 S. NEILL, *A History of Christian Missions*, Harmondsworth, 1964, ch. 8.
8 *Ibid.*, p. 201.

de grand pourvoyeur de vocations qui se répandront dans tous les champs d'apostolat, à partir du dernier quart du XIXe siècle.

Si le concours du peuple chrétien se révélait si dynamique, il ne faut pas croire que Rome se désintéressait de l'activité missionnaire. Il ne faut pas non plus s'imaginer que les grandes directives des missions modernes ne sont que l'œuvre du XXe siècle. L'action éclatante de Benoît XV et de ses successeurs ne doit pas rejeter dans l'ombre leur précurseur à tous, Grégoire XVI. Ce dernier aurait grandement mérité s'il n'avait été que le protecteur de l'œuvre de la Propagation de la Foi, recommandée dans *Probe Nostis* et préservée jalousement de toute concurrence par la suite. Mais il est aussi le pape de *In Supremo* contre l'esclavage (1839) et surtout de *Neminem Profecto* en faveur du clergé indigène en 1845 [9].

Son successeur Pie IX maintient l'élan des missions; l'interruption du concile en 1869 empêcha la discussion des mémoires sur les missions mais ces schémas et dispositions seront en partie repris par Benoît XV. Léon XIII, pendant la grande période d'expansion coloniale de l'Europe, fait face à de délicats problèmes humains, religieux et politiques concernant les missions d'Afrique, des Indes et de la Chine. Pour sa part, Pie X doit s'attaquer à la tâche de réorganiser la Sacrée Congrégation de la Propagande. Sans négliger les masses, il favorise l'approche des élites dans les pays de missions.

L'œuvre apostolique de Benoît XV est surtout illustrée par son encyclique *Maximum Illud* (1919) désignée comme la « grande charte des missions », ce qui ne doit pas faire oublier d'autres œuvres de son pontificat comme la fondation de l'Union missionnaire du Clergé (1916) ainsi que l'Institut oriental. Quand à *Maximum Illud,* elle établit clairement le rôle supranational des missions catholiques: le missionnaire est l'apôtre du Christ, non pas de sa patrie. Le rôle et l'importance du clergé indigène y est rappelé et défini. Des instructions émanant de la Propagande dirigée par le cardinal Van Rossum explicitaient encore ces points : recommandations aux missionnaires de respecter les cultures des pays de missions, de ne point tenter de répandre leurs propres langues et coutumes, de rester neutres en politique.

Les missions n'étaient plus une aventure où se lançaient des âmes sublimes et généreuses, mais dont la préparation laissait souvent à désirer. On vit naître des chaires de missiologie dès 1911 à Münster en Allemagne et en 1919 à Rome et à Munich. On en trouve maintenant en grand nombre et notre pays n'est point privé de ces centres spécialisés.

---

[9] DELACROIX, *op. cit.*, p. 71.

2 — *Le contexte canadien*

Chez nous, la tradition missionnaire n'a jamais été interrompue depuis les Récollets et les Jésuites, le Séminaire des Missions étrangères de Paris, les Ursulines et les Hospitalières. Le Québec demeure encore un pays de missions dans la première moitié du XIXe siècle; notre clergé, décimé depuis la Conquête, ne suffit pas à la tâche représentée par nos nombreuses paroisses disséminées sur un vaste territoire et encore plus par l'ouverture de l'Ouest canadien et le Grand Nord. On a donc fort à faire ici-même et on reçoit des renforts avec reconnaissance.

Cependant, on n'ignore pas les grands courants internationaux, ce qui se passe en Europe et ailleurs. Par exemple, c'est avec empressement que Mgr Signay fonde la Propagation de la Foi en 1836, mais, comme le fera remarquer plus tard Mgr J. S. H. Brunault, il s'agissait d'une fondation canadienne et non pas d'une succursale de Lyon. Montréal en fit autant en 1838 et dès l'année suivante on y publiait le *Rapport de l'Association de la Propagation de la Foi.* Aussi, dès que Pie IX aura recommandé la Sainte-Enfance, les évêques introduiront rapidement l'œuvre de Mgr Forbin-Janson.

De plus, le Séminaire pontifical français de Rome avait accueilli plusieurs de nos ecclésiastiques les plus influents. Or, cette institution était sous la direction des Pères du Saint-Esprit, grande communauté missionnaire fondée en 1703, rénovée par le bienheureux Libermann, dont l'objectif était la formation de prêtres pour les missions et le clergé indigène. Ce fut là certainement un excellent point de contact avec le mouvement missionnaire contemporain.

A cause des difficultés politiques et des attitudes anticléricales des gouvernements en France, les instituts religieux se tournèrent vers nous pour leur recrutement ou en guise de refuge. Ils reçurent ici accueil fraternel de la part du clergé et de toute la population; les contributions en personnes et en argent ne firent aucune distinction d'origine. Les Oblats œuvraient déjà à Montréal en 1841, les Jésuites revinrent, puis les Franciscains. Arrivèrent Clercs de Saint-Viateur, Sainte-Croix, congrégations de frères et de religieuses; les Pères Blancs recrutaient pour les missions d'Afrique [10]. C'est en 1880 qu'arrivait en Afrique le premier Père Blanc canadien, le futur Mgr John Forbes, puis les Jésuites au Zambèze en 1883, les Pères de Sainte-Croix au Bengale en 1890.

Mais il faut faire remarquer que les femmes ont été à la fine pointe des missions hors de nos frontières, nos Sœurs de la Providence avaient fait souche au Chili depuis 1853, date de l'arrivée de cinq d'entre elles bientôt rejointes par d'autres en 1857. Sœur Léa Malouin arrivée

---

10 Henri BOURASSA, *Le Canada apostolique,* Montréal, 1919.

aux Indes en 1869 y passa 45 ans de vie missionnaire. Des Franciscaines abordèrent au Japon aussi tôt que 1897 [11].

Malgré ses propres besoins impérieux, le Canada français apportait une précieuse contribution aux missions étrangères, mais presque toujours à l'intérieur de fondations européennes. L'idée d'un séminaire pour la formation exclusive des sujets canadiens destinés à l'extérieur faisait pourtant son chemin par des voies diverses.

3 — *Les projets de séminaire des missions étrangères*

Une étude récente du R.P. Jules Bernard a mis en lumière certains projets qui peuvent apparaître comme les antécédents du présent Séminaire des Missions étrangères de la province de Québec. D'autres documents permettent également de constater la persistance de ces tentatives et leurs origines diverses.

Dès 1889, à Rome, Mgr Fabre, évêque de Montréal, est reçu par le cardinal Siméoni, de la Propagande, qui lui fait part de son désir de voir établir un séminaire des missions étrangères à Montréal ou aux environs. Mgr Fabre jette son dévolu sur le Collège de l'Assomption, en informe le directeur, M. Dorval, qui rédige un mémoire et part le présenter lui-même à Rome. Le projet n'aboutit pas [12] et Mgr Forget, historien du collège, constate que Mgr Fabre s'en désintéressa; il émet aussi l'hypothèse qu'on a été obligé de respecter les droits d'ancienneté du Séminaire de Québec et des MM. de Saint-Sulpice [12a].

En juillet 1890, c'est au tour du cardinal Taschereau de recevoir une communication du cardinal Siméoni sur l'opportunité de fonder un séminaire des missions étrangères; il lui demande une consultation avec les diocèces de Montréal et Ottawa [13]. On communiqua immédiatement avec tous les évêques en vue de ce projet de fondation « à l'instar de celui de Paris [14] ». La réponse officielle à Rome n'est pas connue, mais, plus tard, le cardinal Bégin se rappela que Mgr Taschereau lui avait confié qu'il aurait été bien difficile de fonder une nouvelle maison à cette époque; le Séminaire de Québec était déjà chargé de l'Université Laval, mais il eût été le choix logique à cause de ses liens anciens avec les Missions étrangères de Paris [15].

Une autre incitation, en 1899, provenait d'un Dominicain français, le père Cothonay, missionnaire en Chine qui avait déjà séjourné aux

---

11 Lionel GROULX, *Le Canada Français Missionnaire*, Montréal, 1962, p. 380.

12 Jules BERNARD, *Les débuts de la Société des Missions étrangères*, Montréal, 1970, p. 2.

12a Mgr FORGET, *Histoire du Collège de l'Assomption*, p. 266-269.

13 Archives de l'archevêché de Québec, C.M.R. VIII-98, le cardinal Siméoni au cardinal Taschereau, 19 juillet, 1890.

14 *Ibid.*, Ev. Q. VII-124a, Taschereau à Bégin, 31 juillet 1890.

15 *Ibid.*, D. A. I-130, Bégin à Sbaretti, 25 août 1904.

États-Unis. Sa demande transmise par un prêtre ami n'eut pas de suite. Pas plus de chance pour les Pères Blancs qui demandèrent à ouvrir une maison à Montréal l'année suivante. Cette fois, la raison invoquée est précisément la possibilité de l'ouverture d'un séminaire des missions étrangères [16]. Donc en 1900, Mgr Bruchési songeait sérieusement à une fondation de cette nature.

Effectivement, en 1902, il s'adresse à l'abbé Fleury, supérieur du Séminaire des Missions étrangères de Paris. Malheureusement, la maison de la rue du Bac ne semble pas avoir été en position de répondre à cette requête [17].

Lors de la préparation du concile des évêques à Montréal, en 1904, un jésuite, le père Grenier, voulut proposer l'étude de l'établissement d'un séminaire des missions étrangères mais on n'en reconnut pas la nécessité à cause du nombre de communautés missionnaires existantes [18].

La même année, en 1904, d'autres instances étaient parvenues par l'intermédiaire de Rome, cette fois en faveur de la congrégation des Pères du Saint-Esprit (Spiritains) de Paris [19]. En effet, Mgr LeRoy, supérieur général, avait visité le Canada l'année précédente. La situation difficile en France le poussait à regarder vers le Canada, d'autant plus que la communauté possédait de nombreuses maisons aux États-Unis. Les Spiritains pouvaient aussi se réclamer de liens historiques avec le Canada français car ils avaient fourni de nombreux prêtres à la Nouvelle-France et à l'Acadie de 1726 à 1763 [20]. On rappellerait aussi les amitiés du Collège français de Rome où avaient séjourné les Taschereau, Bégin, Bruchési et autres. De plus, à plusieurs reprises par le passé, on leur avait offert des œuvres au Canada, dont la desserte de Sainte-Anne-de-Beaupré, mais le manque de personnel avait alors obligé au refus [21]. Encore une fois, les évêques canadiens alléguèrent le manque de ressources et l'existence des communautés missionnaires [22]. En 1905, les Pères du Saint-Esprit ouvraient une maison près de Hull, à Ironsides, l'Institut Colonial Saint-Alexandre qui n'avait rien à voir avec le projet transmis par le délégué apostolique, en 1904. Cette fondation tient du roman et n'entre pas dans notre propos bien qu'elle se soit transformée en école apostolique en 1913.

Un nom mérite d'être rappelé ici, celui de l'abbé Lecoq, p.s.s., supérieur du Séminaire de Montréal qui semble avoir poursuivi l'idée d'un sé-

---

16 BERNARD, *op. cit.*, p. 3.
17 *Ibid.*, p. 3.
18 *Ibid.*, *loc. cit.*
19 Arch. Qué. DAI-129, Sbaretti à Bégin, 12 août 1904.
20 *Bulletin Général de la Congrégation (St-Esprit)*, Paris, 1905-1906, p. 629 et suiv.
21 *Ibid.*, 1913-1914, p. 376 et suiv.
22 Archev. Qué. DA, I-130, Bégin à Sbaretti, 24 août, 1904.

minaire des missions étrangères toute sa vie. C'est Mgr LeRoy qui déclare dans une lettre en 1913 que lors de son passage à Montréal, en 1903, seul M. Lecoq s'était rallié à son idée et « ... qu'autrefois, (il) l'avait eue aussi, sans pouvoir la réaliser [23]. En date du 12 février 1915, M. Lecoq écrit au cardinal Bégin pour lui rappeler la nécessité de fonder ici un séminaire des missions étrangères, car on manque de stimulant pour les vocations héroïques en dehors des religieux et des Pères Blancs [24]. Par ailleurs, en 1918, le chanoine Sibers de Paris, qui écrit à Mgr Bruchési, lui retourne une lettre de M. Lecoq et y réfère en ces termes: « ... votre généreux projet de 1913, si dignement exprimé dans la lettre de M. Lecoq [25]. » Quelle fut la part de mérite du vénérable Sulpicien dans les réalisations futures, nul n'est en mesure de le préciser pour le moment, mais ce distingué ecclésiastique contribua certes à soutenir l'intérêt pour cette œuvre.

La communauté des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception joua aussi un rôle important dans l'affirmation du projet de fondation canadienne pour les missions étrangères. Depuis 1909, elles travaillaient en Chine et possédaient une expérience de première main. Le père Bernard dit que c'est en 1915 que la supérieure générale, avec la permission de l'archevêque de Montréal, partit en tournée pour exposer le besoin de cette fondation auprès des évêques de la province en insistant sur le caractère canadien à donner à l'entreprise. Pas de résultat concret cette fois encore; on recourt aux mêmes arguments de pénurie de sujets [26].

En 1918, nous retrouvons la vénérable maison de la rue du Bac, ou plutôt, cette fois encore, c'est Paris qui vient à nous. L'abbé Sibers, dûment annoncé par son supérieur, M. Delmas, et même par Rome [27], veut étudier les possibilités de recrutement pour pallier aux pertes de la guerre et même examiner l'éventualité de l'ouverture d'une succursale. Après quatre mois d'entrevues et de sollicitations il rentra en France, semblant satisfait de l'accueil reçu. Cependant, le perspicace Mgr Pelletier du Séminaire de Québec avait perçu des réticences de la part de Mgr Bruchési [28]. Peut-être celui-ci avait-il en mémoire le refus essuyé en 1902 ou l'affaire allait-elle à l'encontre de ses propres projets. De toute façon, rien ne sortit de l'ambassade de M. Sibers.

Après trente ans de projets, de pourparlers, de consultations, l'étape décisive allait être franchie et c'est encore le Séminaire de Paris qui allait jouer le rôle de catalyste dans cette affaire. En 1920, arrive à Montréal

---

23 *Bulletin Général*, 1913-1914, p. 377.
24 Archev. Qué. DM,XV-38, Lecoq à Bégin, 12 février, 1915.
25 *Ibid.*, DM,XV-144, Sibers à Bruchési, 10 septembre, 1918.
26 BERNARD, *op. cit.*, p. 4.
27 Archev. Qué. CMR, X-165, Van Rossum à Bégin, 8 mai 1918.
28 H. PROVOST, « Le Séminaire de Québec et celui de Paris après la Cession », *Revue de l'Université Laval*, mars 1966, p. 625-635.

Mgr de Guébriant, vicaire apostolique en Chine, qui vient visiter les Missionnaires de l'Immaculée-Conception qui dirigent des maisons sous sa juridiction. Il est également muni d'une autorisation de la Propagande à Rome en vue de proposer l'établissement d'une succursale des Missions étrangères de Paris au Canada français[28a]. Son projet est très bien exposé dans une lettre et une note envoyées au cardinal Bégin, le 23 octobre 1920; il y fait appel à toutes les cordes sensibles : liens historiques, sympathie, générosité, vocations abondantes des Canadiens. Par contre, il propose les structures françaises : année de théologie à Paris, y recevoir sa feuille de route, espoir d'un supérieur canadien éventuel; il ne croit pas que le nationalisme canadien soit un problème[29]. Les temps sont sûrement changés, car cette fois il y a une réaction.

Mgr Bégin soumet le mémoire au Chapitre et aux évêques; la Chapitre est favorable à la fondation d'un séminaire des missions étrangères mais recommande que les évêques canadiens en prennent charge au plus tôt[30]. Tous les évêques abondent dans le même sens; la lettre de Mgr Bruchési, malade, est éloquente dans sa simplicité; il est avec le cardinal Bégin de cœur et d'esprit, il songe à cette fondation depuis quinze ans[31]. Tous les évêques furent unanimes à recommander une institution autonome sous la juridiction des évêques de la province, donc un institut séculier. La réponse du cardinal Bégin à Mgr de Guébriant fut très nette et tout l'épiscopat l'endossa avec vigueur; on était conscient que le temps des tutelles était passé. Le 21 décembre 1920, la missive était rédigée en ces termes :

> Il y a déjà quelque temps que le Canada français fournit hommes et argent aux œuvres et missions. Mais parce que ces contributions furent toujours immergées dans des entreprises étrangères, nous n'en eûmes jamais le crédit. Voilà pourquoi, sans doute, nous passons à Rome et ailleurs, pour des *operarii otiosi* et qui vivent en dehors du grand courant d'évangélisation où sont entrés tous les autres. Il convient que nous ayons davantage le souci de notre réputation et que nous fassions des œuvres qui soient nôtres. Nous croyons que la province de Québec est en mesure de répondre directement et en son propre nom à la pressante invitation de Benoit XV et de prendre sa place et de tailler son domaine dans l'immense champ d'évangélisation où nous invite le Père de Famille[32].

28a BERNARD, *op. cit.*, p. 8.
29 Archev. Qué. As I-159, Guébriant à Bégin, 23 octobre 1920.
30 *Ibid.*, R.Ch. II-92, 14 décembre 1920.
31 *Ibid.*, SME, I-8, Bruchési à Mgr Roy, 30 novembre 1920.
32 GROULX, *op. cit.*, p. 80.

On peut toujours en appeler à l'inspiration du Saint-Esprit pour expliquer les circonstances qui ont amené la décision unanime et rapide des évêques au sujet du Séminaire des Missions étrangères en 1920. Cependant, l'historien se doit d'examiner les événements d'une manière plus prosaïque.

Il est indéniable que les esprits devraient être encore pénétrés par l'encyclique *Maximum Illud* qui appelait toutes les bonnes volontés au travail des missions. L'Union missionnaire du clergé, fondée ici en 1920, avait aussi certainement préparé les esprits. L'insistance sur un institut séculier s'accorde avec une mise en garde de l'encyclique contre les abus de l'exclusivisme de certaines congrégations religieuses, voire contre le chauvinisme national. D'autre part, les frictions n'étaient pas rares entre hiérarchie et instituts religieux; les instructions de Libermann à ses fils sont très révélatrices sur le sujet [33]. Pour sa part, le cardinal Costantini admettait que les dossiers de la Propagande étaient remplis par des problèmes de cette nature.

Dans tout le monde catholique, les fondations séculières se multipliaient. Au Canada anglais, l'abbé John Fraser avait obtenu l'autorisation d'organiser la « China Mission Society », le 9 novembre, 1918. Cet infatigable missionnaire, originaire de Toronto, mais ordonné à Gênes en Italie en 1901, avait passé seize ans en Chine et avait tenté, à plusieurs reprises, de recruter des collègues aux États-Unis et en Irlande. Au moment où il commençait officiellement son œuvre, il avait avec lui à Almonte un étudiant chinois et un prêtre espagnol. Sa modeste maison se révéla vite trop exiguë et on déménagea à Scarboro Bluffs, à proximité du St. Augustine Seminary du diocèse de Toronto. Par une coïncidence remarquable, soulignée par le *Bulletin de l'Union Missionnaire du Clergé* (Vol. I, n° I, juillet 1925), la bénédiction du nouvel édifice eut lieu le 21 septembre 1924, deux semaines après celle de Pont-Viau. Même si les deux fondations furent totalement indépendantes, il y eut échanges de bons procédés entre les deux provinces ecclésiastiques et, lorsque le premier numéro de la revue *China* de l'abbé Fraser fit son apparition en octobre 1919, on pouvait y lire le message de bienveillance du cardinal Bégin [34].

Aux États-Unis on relève l'existence d'un séminaire des missions étrangères à Baltimore en 1892, et les célèbres Pères de Maryknoll eurent leur maison en 1911. Celui de Turin fonctionnait déjà depuis 1901; celui de Galway en Irlande depuis 1917, Burgos, en Espagne, depuis 1919; la

---

33 Henry J. KOREN, *The Spiritans*, Duquesne, 1958, p. 177 et suiv.

34 Alph. CHAFE, « Missionary Apostolic, Mgr J. Fraser », dans *Scarboro Missions*, June 1951.

Suisse allait suivre en 1921 et le Portugal en 1922. La fondation de Montréal s'inscrit donc dans un mouvement international.

Faudrait-il reprocher aux évêques du Canada français leur nationalisme avoué au moment où Benoît XV demande de mettre ces considérations de côté dans le travail missionnaire ? Les en blamer, ce serait méconnaître les pressions du temps; une collectivité qui doit faire le guêt sur tous les côtés pour survivre est nécessairement plus sensibilisée aux problèmes d'identité, surtout quand elle a subi des vexations au cours de son histoire. Même dans les affaires d'Église, ce n'est pas nouveau pour les évêques canadiens de percevoir leurs propres problèmes en premier lieu.

Quand Mgr Lartigue publie son mandement pour recommander l'œuvre de la Propagation de la Foi en 1838, il précise bien : « chez les nations sauvages et dans les autres missions de ce diocèse ... » Quand Rome veut centraliser et internationaliser l'organisation de la Propagation de la Foi et enlever les aumônes de la juridiction immédiate de son diocèse, il fait savoir à Mgr Signay qu'« il ne répondra pas au cardinal préfet de la Propagande qui l'invite à unir ... » Montréal à Lyon; il regarde cette lettre comme « non avenue ». Il fallut que son successeur, Mgr Bourget, réglât cette affaire; signalons qu'il ne fut guère plus content de l'arrangement et qu'il dût « rapatrier » la Propagation de la Foi dans son diocèse en 1851 [35].

Il est indéniable que le nationalisme des Canadiens était perçu par les étrangers. Dans une lettre à Mgr Bruchési, l'abbé Sibers le mentionne ouvertement dans sa discussion sur la fondation d'une succursale du Séminaire des Missions étrangères de Paris. L'esprit de cette fondation, écrit-il en septembre 1918, « n'empêcherait pas de prendre en considération sérieuse le sentiment national canadien [...] Nos missions [...] offriraient de grandes facilités pour laisser en relief telle œuvre, tel district, tel collège ou tel séminaire tenu et dirigé par des Canadiens encouragés et soutenus par des ressources canadiennes [36] ».

De son côté, Mgr de Guébriant, dans son projet de succursale de Paris de 1920, développe le point du nationalisme sur une couple de pages mais conclut qu'il n'y voit pas un obstacle sérieux [37]. C'est pourtant lui qui a fait bondir tout le monde en déclarant : « Il faudrait faire venir ces jeunes gens en France afin de les former: les Canadiens n'ont pas l'expérience des missions [38]. » Dans son livre, *Le Canada apostolique*, Henri Bourassa avoue avoir été piqué au vif par cette remarque et avoir conçu le projet de démontrer le contraire.

---

35 R. Valois, « Etude bibliographique ... » *R.H.A.F.*, mars 1951.
36 Archev. Qué. DM,XV-144.
37 *Ibid.*, As. I-159, Note, 23 octobre 1920.
38 Groulx, *op. cit.*

Dans leur témoignage d'appui au cardinal Bégin lors de sa réponse à Mgr de Guébriant citée plus haut, les évêques du Québec proclament bien haut leur nationalisme. De Trois-Rivières, Mgr Cloutier déclare : « En cela comme en beaucoup d'autres choses, du reste, la distinction des nationalités a sa raison d'être et devient un puissant stimulant, presque toujours un gage de succès [39]. » Même écho chez Mgr Labrecque de Chicoutimi : « Qu'on le veuille ou non, le *nationalisme* dans la Province de Québec est un fait. On peut ne pas comprendre cela à l'étranger, surtout en France, mais nous avons, nous, le devoir de ne pas l'oublier [40]. »

D'après l'allusion de Mgr Labrecque, était-ce surtout de la tutelle française qu'on voulait s'affranchir ? Il est certain que, dans bien des milieux, et depuis longtemps, on ne prisait guère une sorte de paternalisme ou de condescendance de la part des Français. Il s'agit ici de ces impondérables assez difficile à cerner, car on trouve rarement des documents officiels pour les confirmer. Un mot ici et là, une correspondance en disent parfois long. Une savoureuse lettre écrite en 1892 par un bon curé de la Beauce à une supérieure de communauté française qui devait venir dans sa paroisse est très explicite :

> ... Il ne faut pas toutefois imaginer que les Sœurs iront dans un pays demi-civilisé et peu avancé. Les Français ont parfois cette illusion [...] Vous serez à côté de religieuses enseignantes de haute volée, les sœurs de la Congrégation [...] dans le même comté. J'insiste sur ce point car je sais qu'en France, sans mauvaise volonté, on se croit beaucoup supérieur aux Canadiens, surtout en matière d'éducation; c'est une erreur qui peut être fatale à ceux qui y tombent [41].

Le curé a obtenu ses sœurs et il en fut très satisfait ainsi que toute la paroisse; elles avaient dû suivre ses conseils. Indirectement, l'abbé Sibers lui aussi confirme l'existence de préjugés quand il prend la peine de rassurer Mgr Bruchési en précisant de ne pas craindre « la mentalité des missionnaires français pour placer les Canadiens en infériorité [42] ».

Disons qu'il ne s'agit là que d'agacements passagers et que, pour le fond, on a toujours éprouvé un grand respect mutuel. La fondation d'un séminaire des missions étrangères strictement canadien n'était pas une réaction contre qui que ce soit ou une vaine poursuite de gloriole; cette

---

39 Archev. Qué. SME, I-16, 21 janvier 1921.

40 *Ibid.*, SME, I-17, 25 janvier 1921.

41 Cité par R. Piacentini, p.s.e., *FJB. Delaplace*, Montgeron, 952, p. 227 et suiv.

42 Archev. Qué. DM,XV-144, 10 septembre 1918.

fondation était dans l'ordre des choses, elle s'est produite à son heure, et la vitalité de ses œuvres prouve à quel point elle était justifiée.

Marie-Paule RAJOTTE LABRÈQUE,
Professeur à l'Université Laval.

BIBLIOGRAPHIE

1. SOURCES

A — Manuscrites :

Archives de L'Archevêché de Québec.

B — Imprimées :

Bulletin général de la Congrégation (du Saint-Esprit), Paris, rue Lhomond, depuis 1863.

Bulletin de l'Union missionnaire du Clergé, vol. I, n° 1, juillet 1925.

La Semaine religieuse de Québec, 33e année, n° 48, 28 juillet 1921.

2. OUVRAGES GÉNÉRAUX

ARENS, Bernard, s.j. *Manuel des Missions catholiques*, Louvain, Editions du Museum Lessianum, 1925.

DELACROIX, Mgr J. B. *Histoire Universelle des Missions catholiques*, Paris, Gründ, 1958, vol. III.

LORTZ, J. *Histoire de l'Eglise des origines à nos jours*, Paris, Payot, 1956 (Bibliothèque historique), 342 p.

NEILL, Stephen. *A History of Christian Missions*, Harmondsworth, Penguin Books, (c) 1964, 622 p.

3. ÉTUDES

BERNARD, R. P. Jules. *Les débuts de la Société des Missions-Etrangères de la Province de Québec, 1919-1931*, Montréal, 1970, thèse de licence en théologie, dactylographiée, 70 p.

BOURASSA, Henri. *Le Canada apostolique; revue des œuvres de missions des communautés franco-canadiennes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919. 173 p.

CHAFE, Alphonsus, S.F.M. « Missionary Apostolic, John M. Fraser », dans *Scarboro Missions*, vol. XXXII, n° 6, juin 1951, p. 12 et suiv.

COSTANTINI, le cardinal Celso. *Réforme des Missions au XXe s.* Tournai, Casterman, 1960, 280 p.

DAVID, Albert, c.s.sp. « Le Séminaire du St-Esprit et les missions de la Nouvelle France au XVIIIe siècle », dans *Bulletin des recherches historiques*, 1929, vol. 35, p. 278-283.

FORGET, Mgr. *Histoire du Collège de l'Assomption*, p. 266-269, copie dactylographiée.

GOYAU, Georges. *Les prêtres des Missions Etrangères*, Paris, Grasset, (c) 1932, 287 p.

GROULX, le chanoine Lionel. *Le Canada français missionnaire*, Montréal, Fides, 1962, 532 p.

KOREN, Henry J., c.s.sp. *The Spiritans, History of the Congregation of the Holy Ghost,* Duquesne University, 1958, 641 p.

MALONEY, Robert S. S. X. *Mission Directives of Pope Gregory XVI, (1831-1846). A contribution to the history of the Catholic mission revival in the 19th century,* Rome, 1959, 65 p.

PIACENTINI, R. *F. J. B. Delaplace, esclave de la Divine Majesté,* Montgeron, 1952, 310 p.

PROVOST, l'abbé Honorius. «Le Séminaire des Missions étrangères établi à Québec », dans *La Revue de l'Université Laval,* vol. XX, n° 6, février 1966, p. 541-559.
« Le Séminaire de Québec et celui de Paris après la Cession », *La Revue de l'Université Laval,* vol. XX, n° 7, mars 1966, p. 625-635.

RONDEAU, l'abbé Clovis. « La fondation », dans *Missions-Etrangères du Québec,* vol. 11, n° 17, p. 561-564.

VALOIS, Robert, c.s.c. « Etude bibliographique sur les Rapports de l'Association de la Propagation de la Foi à Montréal », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française,* vol. IV, n° 4, mars 1951, p. 560-567.

Un excellent article a été porté à notre connaissance après la fin de nos recherches:

DIONNE, Marcel, *p.m.é.* « La Société des Missions-Etrangères, Brève histoire de sa fondation », dans *Missions Etrangères,* mars-avril, 1971, p. 26 et suiv.